

1. Décembre 1786. 481

être, de me tuer, comme perturbateur de votre amour propre.

Au reste, je suis encore bien foible ; vous me trouverez au lit, & je ne pourrai vous jeter à la tête que ma seringue & mon pot-de-chambre. Mais dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets cum pulvere pyrio ; & en multipliant la masse par le quarré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action & vous soient réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle qui paroit en avoir besoin. Il sera triste pour vous que les Allemands que vous avez vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie. Adieu, mon cher Président.

Signé, Voltaire.

Quelques lettres du même auteur également curieuses & dont nous n'avons rapporté qu'un fragment \*, sont celles qu'il écrivit à M<sup>r</sup>. Alliot dans le tems qu'il se trouvoit à la cour du Roi de Pologne. \* 1 Mars 1785, p. 323.

29 Août 1749, 9 heures du matin.

Je vous prie, Mr., de vouloir bien avoir la bonté de me faire savoir si je puis compter sur les choses que vous m'avez promises, & s'il n'y a point quelqu'obstacle. Le mauvais état de ma santé ne me permet, ni de rester longtems à la cour du Roi, auprès de qui je voudrois passer ma vie, ni d'avoir l'honneur de manger aux tables auxquelles il faut se rendre à un tems précis,